

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

sur la vie et les travaux

de

Jean BAECHLER

(1937 - 2022)

par

Olivier GRENOUILLEAU

Membre de l'Académie

lue lors de la séance solennelle du

lundi 6 octobre 2025



PARIS
PALAIS DE L'INSTITUT
MMXXV

ALLOCUTION

de

Jean-Robert PITTE

Président de l'Académie des sciences morales et politiques

*Monsieur Mesdames et Messieurs les membres de la famille de Jean Baechler,
Mesdames et Messieurs les membres de la famille d'Olivier Grenouilleau,
Mesdames et Messieurs les personnalités qui nous faites l'honneur d'être ici
présentes, amis, collègues,*

*Dès lors, tout simplement mais très amicalement : Mesdames, Messieurs,
Chères consœurs, chers confrères de notre académie mais aussi les membres de
l'académie littéraire de Bretagne et des pays de la Loire qui nous font l'honneur
de leur présence, qui êtes avec nous sous cette coupole aujourd'hui et que nous
sommes heureux d'accueillir,*

Cher Olivier,

Olivier Grenouilleau a été élu membre titulaire de notre Académie le 29 avril 2024 dans section morale et sociologie. Il succède à Jean Baechler au fauteuil n°2 dans la section morale et sociologie. Cette élection a été approuvé par notre protecteur le Président de la République par décret en date du 20 juin 2024.

Vous ne pouvez savoir, Olivier, cher nouveau confère, comme nous sommes heureux de vous accueillir aujourd'hui « officiellement » au sein de notre compagnie.

De nombreuses figures vous ont précédé à ce fauteuil : Dominique-Joseph GARAT en 1832, Joseph LAKANAL en 1834, Alban de VILLENEUVE-BARGEMONT en 1845, Louis REYBAUD en 1850, Ernest HAVET en 1880, Agénor BARDOUX en 1890, Émile BOUTMY en 1898, Anatole LEROY-BEAULIEU en 1906, Alfred RÉBELLIAU en 1913, Armand ALBERT-PETIT en 1935, Georges DUHAMEL en 1944, le Grand Rabbin Jacob KAPLAN en 1967, Alain BESANÇON en 1996 et en 1999 Jean BÆCHLER.

Nous compléterons dorénavant cette liste par votre nom cher Olivier GRENOUILLEAU.

Je donne maintenant la parole à Chantal Delsol et vous lui succéderez pour faire revivre la grande personne que fut Jean Baechler. Il a beaucoup compté pour nous tous et ses idées prennent aujourd'hui un relief particulier avec l'actualité.

Nous allons maintenant écouter Intermède musical : « Solitude » de Rita Strohl. Les intermèdes musicaux sont interprétés par Bernard Vandembroucq, violoncelliste, et Florence Dumont, harpiste, de l'Orchestre national d'Île de France.







DISCOURS D'ACCUEIL d'Olivier GRENOUILLEAU

par

Chantal DELSOL

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

Monsieur le Président,

Monsieur le Chancelier,

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Monsieur le Vice-Président,

Chères Consœurs, Chers Confrères,

Chers Collègues et Amis,

Cher Olivier, c'est une joie de vous accueillir aujourd'hui parmi nous. Nous avons vous et moi de multiples sujets communs de réflexion, et nos discussions s'étendent sur des années. Comme vous le savez, notre Académie suscite et nourrit les amitiés intellectuelles. Mais avant de parler de quelques questions qui nous rapprochent, il est d'usage de décrire votre carrière intellectuelle.

Né en 1962 en Haute-Savoie, vous avez grandi à Nantes. Ce lieu d'enfance et de jeunesse n'est pas anodin dans votre histoire. La ville de Nantes fut comme on sait le chef-lieu de la traite négrière, qui va devenir votre première spécialité. Travailler sur l'esclavage à Nantes, dira votre directeur de thèse Alain Croix en soulignant la difficulté d'accéder à ces archives familiales bien enfouies, c'est

« interroger un repli frileusement caché dans la mémoire de la ville ». À l'époque vous avez un maître : Serge Daget, spécialiste de cette question, trop vite disparu, qui suscite votre passion pour le sujet, et dont vous gardez un souvenir ému – la transmission représente la pierre d'angle de notre métier de chercheur, même si finalement, nous passons notre vie en compagnie des morts – c'est à dire, des livres. Pendant toutes ces années vous travaillez à mi-temps pour financer vos études. Vous n'appartenez pas aux générations de la plainte, mais aux générations de l'exigence (d'ailleurs je crois que seule l'exigence peut susciter l'émergence des élites, mais ce n'est pas notre sujet d'aujourd'hui). Vous êtes agrégé d'Histoire, puis soutenez votre thèse d'Histoire en 1994 à l'université de Rennes II sur le sujet : « Négoce maritime et monde moderne. Le milieu négrier nantais du milieu du XVIII^e siècle à 1914. Contribution à l'étude des rapports entre dynamique sociale et histoire ». Vous menez une carrière classique à l'université, maître de conférences puis professeur, en Bretagne d'abord puis à Paris. Vous publiez de très nombreux livres et obtenez de très nombreux prix. Vos sujets sont variés, même s'ils partent d'un centre, j'en reparlerai. Vous êtes infatigable, comme le vélo-cycliste que vous êtes aussi. D'ailleurs vous vous souvenez que votre mère vous disait : « inutile de se reposer quand le travail n'est pas fini » (ma grand-mère me disait la même chose : voyez, mes chers confrères, comme le mot « inutile » est éloquent, et peut-être sottement ironique). Outre un grand nombre d'ouvrages sur la traite, vous publiez sur l'éthique du capitalisme, sur Saint-Simon, sur les petites patries, sur le travail – questions diverses mais qui, on va le voir, ont toutes rapport avec vos préoccupations principales. Votre dernier ouvrage traite de Noël. Vous aimez porter votre travail au niveau du public, vous ne dédaignez ni les émissions ni les revues. Infatigable, vous êtes aussi un caractère paisible, et cela va vous sauver dans les étranges tempêtes qui déferlent sur vous au milieu des années 2000.

Vous êtes historien, et vous vous présentez vous-même comme un historien tourné vers les grandes questions de la sociologie historique. Votre itinéraire témoigne de ce parcours du singulier vers l'universel, ou du local vers le global. Vous commencez, comme il est normal et c'est là qu'on attend un historien à ses débuts, par une étude précise, ici un cas qui est une sorte de cas d'école, situé en un temps et en un lieu : les familles du milieu négrier nantais pendant les deux siècles de l'abolition.

Partir des faits, c'est décrypter l'histoire de ces familles, établies mais aventurières. La description d'un commerce tellement spécifique, avec ses péripéties et ses risques, se double de l'histoire politique et morale de ces familles orgueilleuses, cossues, qui justifient leur activité négrière en même temps qu'elles se refusent à l'abandonner dans les soubresauts de la première moitié du XIX^e siècle, et traduisent leurs intérêts déçus en idéologie contre-révolutionnaire.

Vous procédez par élargissement. Vous connaissez bien Nantes, votre ville. À travers les familles de négociants-armateurs, vous étudiez plus largement le capitalisme négrier. Ce trafic d'êtres humains suscite une réflexion sur l'esclavage, ses raisons et ses modes d'être. Au bout de cette histoire il y a l'abolition, qui représente peut-être la question la plus intrigante – car l'esclavage existe partout, ou presque, depuis l'aube des temps : mais l'abolition, quelle nouveauté extraordinaire ! Ainsi faites-vous de l'histoire globale, qui consiste à étudier un phénomène humain historique sous toutes ses coutures, dans le temps et dans l'espace. La longue durée, l'ouverture des différents espaces, appelle les comparaisons et impose d'étudier les liens entre les phénomènes. Il faut mettre en perspective, et passer du concret à la théorie. Ainsi par exemple, après avoir soutenu votre thèse sur les traites négrières de la région nantaise, vous publiez un ouvrage qui servira de support à votre habilitation à diriger les recherches, sur l'histoire du capitalisme maritime français. Puis vous élargissez dans l'espace en

travaillant sur le commerce des êtres humains en Afrique du VIII^e au XX^e siècle. En même temps, vous travaillez sur les relations entre économie et éthique, la question de la traite étant à cet égard, et par excellence, l'œil du cyclone : peut-on trouver une économie plus extravagante, et plus immorale que celle-ci ? L'esclavage est-il une pratique immorale depuis toujours ? En approfondissant cette question, vous allez déboucher sur le vaste paysage de la « grande moralisation du monde » dont je parlerai plus loin. Après avoir consacré plusieurs décennies à traiter de la modernité occidentale, vous tentez aujourd'hui de cerner le phénomène « modernité », depuis le Néolithique.

Partant de ce travail d'archives pour élargir ensuite vers l'histoire globale, vous avouez avoir toujours eu un attrait pour la longue durée, une ambition socio-historique vers l'histoire totale (vous vous réclamez ici de Max Weber, de Fernand Braudel, de Paul Veyne).

Même si vous vous orientez vers l'histoire globale, votre sujet d'origine demeure le centre et le pivot de tout – une sorte de noyau dont tout le reste vient : l'esclavage. Or c'est un sujet périlleux.

Vous n'êtes pas un simple mémorialiste, ou un érudit des archives. Vous déployez les sujets et mordez sur les disciplines. Vous débordez de l'histoire vers l'éthique. Qu'est-ce que l'esclavage et comment est-il légitimé ? Quel est son rapport avec la modernité ? Ou encore : comment l'économie de marché incite-t-elle les sociétés à sortir de leurs cadres traditionnels, à s'ouvrir ? Ces empiètements dans les champs de réflexion ne vous gênent pas, puisque vous cherchez l'objectivité partout. On peut étudier même une question morale avec distance, si l'on est un historien honnête. En ce qui concerne la méthode, vous êtes un weberien, partisan de la démarche compréhensive. Cette démarche semble nécessaire quand on étudie un phénomène à travers des époques comparées : il faut se défaire de son propre prisme si l'on veut appréhender des différences

parfois abyssales. Mais revenons au noyau : l'esclavage. Sujet redoutable, porteur de poison : ici c'est justement la démarche compréhensive qui va vous attirer des ennuis – la mentalité française (j'entends les médias, les courants porteurs, enfin l'hégémonie culturelle décrite par Gramsci), la mentalité française n'est pas « compréhensive » mais idéologique.

Tenter de définir, avec difficulté, la condition d'esclave (par rapport à serf, domestique, prolétaire etc.). Établir des comparaisons entre les différents esclavages dans le temps et l'espace. Décrire les faits en s'abstenant de les juger ou de désigner les coupables, ce qui n'est pas la tâche de l'historien. Or l'époque est dominée par un courant de pensée omnipuissant qui a déjà désigné les coupables, veut un monde manichéen, et réécrit l'histoire au profit de son idée – il ne doit y avoir d'esclavage qu'occidental. C'est donc la puissance médiatique qui va vous tomber dessus. On sait qu'elle peut détruire des existences. Face à elle, la liberté de l'esprit est un courage. Il est facile, disait Chesterton, de courir sus au nazisme qui dort dans les cimetières, mais « L'homme réellement courageux est celui qui brave les tyrannies jeunes comme le matin et les superstitions fraîches comme les premières fleurs ». Dans les années 2005-2006, vous êtes attaqué par des médias fanatiques parce que vous avez comparé les traites atlantiques et extra-européennes. La loi Taubira de 2001 reconnaissant la traite et l'esclavage comme crimes contre l'humanité, interdit l'idée d'une comparaison – dans nos sociétés devenues manichéennes, seul l'Occident peut porter la faute majuscule. On veut imposer le fait que la traite occidentale est un génocide (ce qui, si l'on revient aux définitions primordiales de Lemkin, reste plus que contestable), on veut imposer la certitude que les autres traites (non occidentales) n'ont pas existé.

Le débat est hystérisé et très violent, et plusieurs années s'écoulent au milieu d'un crescendo de lettres de menaces, articles injurieux, propos ignobles relayés sur les réseaux. Un collectif vous attaque pour révisionnisme et réclame

vosre exclusion de l'éducation nationale en même temps que votre mise au ban définitive. On sait ce que cela signifie pour des écrivains comme nous qui n'existent que par leurs lecteurs ; j'ai connu moi-même, pour d'autres raisons, cette situation de lynchage médiatique dans laquelle des milliers de mains tentent de vous enfoncer la tête sous l'eau (cela fait partie du code génétique de notre cher et vieux pays). Heureusement les plus grands historiens français (dont Pierre Nora, Mona Ozouf, Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet, ou Paul Veyne) volent à votre secours, en signant l'appel dit « Liberté pour l'histoire » qui réclame l'abolition des lois mémorielles. Il s'agit de rendre raison à l'histoire face à la morale qui veut littéralement l'avalor : « Est-ce que les Grecs d'aujourd'hui vont décréter que leurs ancêtres les Hellènes commettaient un crime contre l'humanité parce qu'ils avaient des esclaves ? », écrit Pierre Vidal-Naquet dans Le Monde.

C'est un combat typique de votre sujet d'étude, la modernité. Vous ne voulez en aucun cas mêler l'histoire à la morale, faire de l'histoire un récit édifiant, et vous ne croyez pas, comme on le dit toujours, que l'histoire sert à éviter les erreurs du passé, parce que l'histoire ne se répète pas. Vous avez écrit pour montrer à quel point il est excessif aujourd'hui d'évoquer sans cesse un nouveau Munich...C'est dans cet esprit que vous refusez à l'historien le rôle de désigner des coupables, de juger le passé avec les instruments du présent.

En tout cas : vous subissez ces salves sans broncher, avec la sérénité qui vous caractérise, et poursuivez votre chemin. Mais vous avez été forgé par cette traversée du désert, vécue comme l'épreuve du feu.

En accord préalable avec vous, je décrirai ici brièvement vos grands sujets de réflexion en leur ajoutant certaines questions qui pourraient faire l'objet de nos prochaines discussions.

Le vaste sujet qui vous fascine, finalement, c'est la modernité, la mondialisation, l'émancipation symbolisée par la mer, (tandis que l'enracinement

est symbolisé par la terre). Sur ce sujet de la modernité vous creusez encore et encore, vous traquez la question dans toutes les directions. Cherchant une définition première, ultra-simple pour ouvrir la brèche, vous dites que la modernité se définit par le concept de l'agir. Vous évoquez une ouverture dans le penser et le croire - Jan Patocka parlait, vous vous en souvenez, de « l'ébranlement du sens accepté ». Un grand écrivain chinois du XX^e siècle, Liang Shuming (ou Liang Huanding), a écrit un livre sur « Les cultures d'Orient et d'Occident et leurs philosophies » dans lequel il répertorie trois grandes cultures mondiales avec leurs caractéristiques principales : la culture chinoise qui « s'ajuste au monde », la culture indienne qui « cherche le néant » et la culture occidentale qui « va de l'avant ». Ou, comme il le dit encore, une culture « conciliante » en Chine, une culture « nihiliste » en Inde et une culture « prométhéenne » en Occident. L'agir occidental se manifeste par une disjonction des sphères de l'humain - économique, culturel, politique, sacré sont de moins en moins enchâssés - chaque sphère acquiert son autonomie. On peut parler de la fin du holisme, qui était marqué par un encastré de tout, et c'est l'ampleur de ce processus de très longue histoire, qui caractérise le déploiement de la pré-modernité, de la modernité puis de la post-modernité. Mais l'importance conférée à l'action domine le processus dont on ne sait pas bien où il commence. Si la modernité commence avec la valorisation du travail, alors la culture judéo-chrétienne serait « moderne » dès son avènement... Comme on le voit par exemple en lisant Pierre Clastres, ce ne sont pas seulement les Grecs anciens qui méprisaient le travail, mais aucun peuple premier n'en voyait la nécessité.

Cependant, les choses sont plus complexes : il existe peut-être partout des phénomènes au moins de pré-modernité : il est bien possible que le judéo-christianisme ne fasse que déployer des tendances déjà à l'œuvre chez les hommes du Néolithique, qui dessinent l'homme en maître de la nature. D'où votre intérêt, aussi, pour la question du travail, et pour la Préhistoire.

Vous pensez que la post-modernité n'est autre que le déploiement de la modernité, le moment où les sphères de l'humain une fois disjointes rompent leurs liens entre elles, voire deviennent ennemies – pendant qu'ici et là, la civilisation de l'agir, fatiguée, suscite des courants incitant au renoncement à l'agir. Vous êtes ici un disciple de Jean Baechler, qui disait à propos du capitalisme : nous ne vivons pas le dépassement de la modernité, mais son aboutissement. Dans son ouvrage sur le Capitalisme, il décrit la modernité « non comme civilisation nouvelle, mais comme matrice de civilisations possibles à inventer », qui comporte : démocratisation, sécularisation, capitalisme, individuation, épanouissement de la science - la démocratisation est la condition première et fondamentale de toutes les autres. Ayant valeur universelle, la modernité est aussitôt idéologique, engendrant des passions pour ou contre, parce qu'elle ruine tous les précédents – il n'y a plus alors que des primitifs, des traditionnels et des modernes (pour Spengler par exemple, la modernité est le moment du déclin). Nous serions donc aujourd'hui dans l'aboutissement logique d'un processus commencé au XVII^e siècle sur des prémisses très anciennes. Parler de post-modernité est dangereux, parce que cela peut inciter à mettre dans le même sac totalitarisme et libéralisme, et à défendre l'anti-modernité (c'est bien ce que font les dissidents d'Europe centrale comme Patocka, Kundera ou Havel, même si cela ne les conduit pas à rejeter la modernité dans son entier). La tendance de la dite « post-modernité » à devenir une « anti-modernité » a été analysée par Jürgen Habermas (dans son texte *La modernité, un projet inachevé*), qui décrit la post-modernité comme « un nouveau conservatisme » : « le post-moderne n'est-il pas un slogan qui permet d'assumer subrepticement l'héritage des réactions que la modernité culturelle a dressées contre elle depuis le milieu du XIX^e siècle ? » - la « nouvelle tendance » serait d'après lui « l'alliance des post-modernes avec les pré-modernes ». Au regard de votre récit personnel, on pourrait se demander si les courants fanatiques décrits plus haut, qui assimilent

l'histoire et la morale, ne sont pas en réalité des anti-modernes. C'est pourquoi mieux vaut peut-être parler de « modernité tardive ». La question, en tout cas, reste ouverte.

L'étude de la traite pendant ces siècles post-révolutionnaires vous conduit tout naturellement à réfléchir sur l'abolition, et la réflexion sur l'abolition de l'esclavage vous conduit sur un terrain plus vaste : l'époque qui vous intéresse a été le creuset et le théâtre, non seulement de l'abolition de l'esclavage, mais d'un bouleversement moral beaucoup plus vaste que vous allez appeler « la grande moralisation du monde ». En somme, l'abolition de l'esclavage ne représente que la pointe avancée, le promontoire (parce que si important) d'un immense processus de moralisation qui touche, depuis le milieu du XVIII^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle, toute la sphère occidentale. Un certain nombre de comportements jusqu'alors supportés, ou même considérés comme naturels, se voient criminalisés et pourchassés. Vous en avez même dressé la liste : d'abord la traite négrière bien sûr, mais aussi la peine de mort, la prostitution, l'alcoolisme, les drogues, la torture, bientôt la guerre. Comment comprendre ce processus, parfois fulgurant ? Il répond essentiellement à un effondrement de ce que l'on considérait dans l'Occident chrétien comme les lois naturelles, autrement dit le mal commun dont l'humanité ne peut se défaire. Ce processus répond, donc, à la volonté de transformation du monde humain, désormais affranchi de ses impératifs anthropologiques le plus souvent érigés par la théologie. Nous vivons aujourd'hui encore la poursuite de ce que vous appelez la « croisade morale ». On peut ajouter à votre liste, tout récemment, la pédophilie et le viol qui se voient criminalisés – et nous ne savons pas encore quels délits seront les prochains sur la liste.

À propos du caractère immoral de l'esclavage, vous écrivez « si l'esclavage n'avait jamais posé problème, pourquoi les hommes auraient-ils inventé tellement

d'alibis afin de le défendre ? ». Vous le décrivez comme un besoin impérieux qui pourtant répugne et manque de légitimité. Faisant ainsi écho à cette pensée de Tocqueville, qui disait dans son *Rapport sur l'esclavage* (1839) : « L'esclavage est une de ces institutions qui durent mille ans, si personne ne s'avise de demander pourquoi elle existe, mais qu'il est presque impossible de maintenir le jour où cette demande est faite ». Mais s'agit-il ici des humains en général ou bien des Occidentaux ? Faut-il comprendre ici le caractère fondamentalement immoral, au sens de ce qu'on peut appeler la loi naturelle, de l'esclavage ; ou bien l'opposition foncière de l'esclavage à la culture occidentale ? Car comment expliquer que l'esclavage, développé presque partout dans le temps et l'espace sous des aspects divers, n'ait véritablement trouvé sa critique, et finalement sa récusation, qu'en Occident ? Il est vrai qu'une fois cette récusation développée, les autres cultures n'ont guère trouvé d'argument pour s'y opposer, ce qui conforte votre idée (enfin cette pratique existe encore aujourd'hui dans certains pays, rares il est vrai). Par ailleurs, comment expliquer alors que notre culture fondamentalement éprise de la liberté et dignité individuelles, ait mis tant de temps à récuser cette pratique – il faut se souvenir que Thomas d'Aquin décrivait l'esclavage comme une nécessité vitale, qu'il s'agissait d'adoucir par la charité. Je me garderai bien de proposer une réponse ferme à cette question que vous soulevez, qui concerne le lien entre l'esclavage et ce que l'on peut nommer (qu'on y croie ou non) la loi naturelle. Par ailleurs, vous mettez bien en avant l'insuffisance du jugement moral manichéen de notre époque, en montrant à quel point l'esclavage est une notion floue et changeante, qui ne peut pas se contenter d'être le contraire des droits de l'homme, ou notre satan personnel.

Je dirai une dernière chose à votre propos pour terminer – car je commence à bien vous connaître. Vous avez un grand sens du passage de témoin. Vous savez tout ce que vous avez reçu – de vos parents, de l'université française, de vos maîtres (c'est ainsi que récemment vous avez créé aux Éditions du Cerf une

collection d'histoire destinée aux adolescents, la *Bibliothèque à remonter le temps*). La vraie tâche de l'intellectuel, dites-vous, c'est de rendre accessible les choses complexes (on comprend : et non de les rendre encore plus complexes). Et votre plus cher désir, qui revient souvent dans vos propos et dans vos lettres, c'est « être utile », transmettre à d'autres ce qui vous a été donné. Je crois que notre compagnie vous en donnera l'occasion rêvée.

Nous allons maintenant écouter un Intermède littéraire et poétique intitulé : « Le Chemin » composé et lu par Frédéric Durdon et Luis Serra-Sardinha, professeurs.



LE CHEMIN

Dictionnaire philosophique, 1764, Article « Ignorance » Section II, « Les Ignorances »¹

« J'ignore comment j'ai été formé, et comment je suis né. J'ai ignoré absolument pendant le quart de ma vie les raisons de tout ce que j'ai vu, entendu et senti [...] ;

Quand j'ai regardé autour de moi et dans moi, j'ai conçu que quelque chose existe de toute éternité. [...] Ainsi le premier pas que j'ai fait pour sortir de mon ignorance, a franchi les bornes de tous les siècles.

Mais, quand j'ai voulu marcher dans cette carrière infinie ouverte devant moi, je n'ai pu ni trouver un seul sentier, ni découvrir pleinement un seul objet... ».

Sortir de l'ignorance c'est suivre un chemin nous dit ici Voltaire. Un chemin qui se construit par des rencontres, que ce soit avec des savoirs ou des maîtres, par des livres, objets de désir et de partage, et qui font ce que nous sommes.

Mona Ozouf et Albert Camus nous racontent ici ce chemin intime en évoquant leur rapport à l'École et aux livres.

« Seule l'école donnait [...] ces joies, [...] écrit Camus dans *Le premier homme*. Dans la classe de Première [les enfants...] sentaient qu'ils existaient et qu'ils étaient l'objet de la plus haute considération : on les jugeait dignes de

¹ Dictionnaire philosophique Article « Ignorance » section II « Les ignorances, édition Touquet 1822

découvrir le monde. [...] Leur maître [...] les accueillait avec simplicité dans sa vie personnelle, il la vivait avec eux, leur racontant son enfance et l'histoire d'enfants qu'il avait connus, leur exposait ses points de vue, non point ses idées ».

« De l'École, nous dit Mona Ozouf dans *Composition française*, j'aime tout ce qu'on y apprend, et tous les exercices : la dictée, avec la voix lente, persuasive et solennelle de la maitresse qui s'attarde généreusement aux liaisons et cherche à suggérer les bons accords ; les récitation, pour lesquelles il est si facile de triompher sur l'estrade ; les rédactions, où nous devons si souvent raconter ce que nous n'avons jamais expérimenté : un pique-que au bord de l'eau, une fête de famille, une promenade en forêt, une tempête en mer; mais rien de tout cela n'est embarrassant, puisqu'on peut loger dans un récit de pure fiction toutes ses lectures [...].

Quoi qu'il y ait à apprendre, et même s'il s'agit de choses que je sais déjà, l'école procure un sentiment de profonde sécurité affective. Ce qu'on a appris, il semble qu'on ne puisse plus le désapprendre. Le poème qu'on s'est mis en bouche, et en mémoire, a beau avoir l'air de s'être envolé, il suffit de le solliciter à nouveau, d'aller le chercher là où on l'a engrangé, à l'aide du sésame de deux ou trois mots. »

Mona Ozouf poursuit et se souvient aussi de la bibliothèque de son père.

« Je reste surprise, aujourd'hui encore, par la richesse de son contenu : il était un instituteur sans fortune, consacrait son maigre salaire à l'édition de son bulletin militant et je me demande toujours comment il avait fait pour réunir pareil trésor. Ces livres étaient rangés dans un meuble vitré, orné d'entrelacs inspirés des enluminures irlandaises [...]. "La bibliothèque de ton père", disait ma mère avec une révérence solennelle : à l'écouter, je me persuadais que ces livres étaient incomparables aux autres. [...]

« Il y en avait effectivement beaucoup d'autres à la maison, éparpillés en divers endroits, livres enfantins pour moi [...], plus ceux qui venaient de la jeunesse de ma mère et portaient la marque, soit de ses goûts, soit des lectures canoniques des Écoles normales d'instituteurs [...].

Je me promenais dans cette bibliothèque comme font les enfants en forêt, zigzagues, gambade, cueillette de livres, qu'on respire, ouvre, abandonne, troque pour d'autres, oublie, reprend. [...] C'était un vagabondage anarchique, mais qui m'avait muni d'un fort lot de croyances ».

« À peu près au moment où ils entraient au lycée, nous dit Camus dans le *premier homme*, on installa une bibliothèque municipale dans le quartier. [...] La pièce était carrée, les murs entièrement couverts d'étagères de bois blanc et de livres reliés en toile noire. Il y avait aussi une petite table avec quelques chaises autour pour ceux qui voulaient consulter rapidement un dictionnaire. [...]

La bibliothèque comprenait une majorité de romans, mais beaucoup étaient interdits aux moins de quinze ans et rangés à part. Et la méthode purement intuitive des deux enfants ne faisait pas un vrai choix parmi ceux qui restaient. Mais le hasard n'est pas le plus mauvais aux choses de la culture. [...] Ce que contenaient ces livres au fond importait peu. Ce qui importait était ce qu'ils ressentaient d'abord en entrant dans la bibliothèque, où ils ne voyaient pas les murs de livres noirs, mais un espace et des horizons multiples qui, dès le pas de la porte, les enlevaient à la vie étroite du quartier. Puis venait le moment où, munis chacun des deux livres auxquels ils avaient droit, les serrant étroitement du coude contre leur flanc, ils se glissaient dans le boulevard obscur à cette heure, écrasant sous leurs pieds les boules des grands platanes et supputant les délices qu'ils allaient pouvoir tirer de leurs livres, les comparant déjà à celles de la semaine passée, jusqu'à ce que, parvenus dans la rue principale, ils commençaient de les

ouvrir sous la lumière incertaine du premier réverbère pour y glaner quelque phrase [...] qui les renforcerait dans leur joyeux et avide espoir. »

Se souvenir, se nourrir de ce qu'on a reçu, de ce qu'on a lu, de ce qu'on a vécu ; le cultiver, le transmettre, voilà donc la voie à suivre. Et pour le dire avec les mots du pète espagnol Antonio Machado.

*Toi qui marches, ce sont tes traces
qui font le chemin, rien d'autre
Toi qui marches, il n'existe pas de chemin,
le chemin se fait en marchant.
En marchant on fait le chemin
et lorsqu'on se retourne
on voit le sentier sur lequel
On ne marchera plus jamais.*





LA VIE ET LES TRAVAUX DE

Jean BAECHLER

par

Olivier GRENOUILLEAU

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

Monsieur le Chancelier,

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Monsieur le Président,

Monsieur le Vice-Président,

Chères Consœurs et chers Confrères,

Chers Amis,

Permettez-moi, tout d'abord, de remercier Chantal Delsol, Jane Saint-Sernin, ainsi que toutes les personnes qui, au sein de l'Institut et hors ses murs, ont contribué à préparer cette cérémonie, parfois très en amont, et grâce auxquelles nous sommes ici réunis.

En ces moments, solennels, je pense à mes parents et à mes grands-parents, ainsi qu'aux amis disparus qui auraient aimé être là, aujourd'hui.

Je pense à mon épouse et à mes filles, à ma sœur et à ma belle-famille.

Et je remercie tous ceux qui, souvent venus de loin, ont pu se libérer, un

jour ouvré. Leur présence me réjouit et m'honore, ainsi que celle des membres de la famille Baechler.

En écrivant cette « Notice », je me suis remémoré ma biographie de Claude Henri de Saint-Simon. J'avais alors tenté de comprendre l'homme en m'imprégnant de l'œuvre de ce fondateur, célèbre mais souvent peu compris, de la sociologie historique.

Mais étudier la logique d'une pensée quelque peu fossilisée est une chose. Essayer de restituer la vie et de l'œuvre d'une personne que l'on a connue, que l'on admire, et pour laquelle on avait de l'affection, est une tout autre chose. D'autant que Jean Baechler détestait parler de lui. Son œuvre peut être comprise, si l'en s'en donne les moyens. L'homme, par contre, paraît plus impénétrable. Or l'homme et l'œuvre doivent être pensés ensemble. Jean Baechler en aurait convenu, je le pense, lui qui ne pouvait concevoir la résolution d'un problème qu'à la condition de l'embrasser dans son entièreté. Ayant vécu en penseur, il aurait souhaité être présenté de manière scientifique. Le moins que je puisse faire est de respecter ces deux clauses quasi-testamentaires : rendre compte, rationnellement, d'une totalité.

J'essaierai d'abord de retracer la manière dont Jean Baechler a défini, tracé sa voie et gardé le cap. Nous verrons ensuite comment il a pensé l'aventure humaine en élaborant une originale science du règne humain. Laquelle, j'y insisterai en fin de parcours, est étroitement liée à une éthique, conçue comme un socle, un horizon, et un effort.

Tracer sa voie

Jean Baechler naît le 28 mars 1937, à Thionville. Côté paternel, se distinguent des mennonites suisses. À la fin du XVII^e siècle, les persécutions les incitent à émigrer, sur le plateau lorrain, près de Sarrebourg. Les guerres

napoléoniennes conduisent l'un de leurs descendants en Rhénanie, le temps d'une campagne. Sans doute s'y plait-il, car il s'y fixe. Et c'est de là, vers 1890, que Richard, le grand-père de Jean, décide de renouer avec la Lorraine. Ingénieur, il dirige les mines de fer d'un groupe sidérurgique localisées en Lorraine française et allemande, ainsi qu'au Luxembourg.

La relative homogénéité culturelle de l'espace transfrontalier dans lequel les Baechler se meuvent durant plus de deux siècles se disloque avec la première déflagration mondiale. En 1918, Richard refuse un poste dans la Ruhr. Le patronyme Baechler revêt alors sa graphie actuelle. Et c'est en France que Maurice, fils de Richard et père de Jean, monte une société de négoce. Faut-il voir dans l'ébranlement de cet univers l'une des raisons ayant, bien plus tard, incité Jean Baechler à consacrer 19 actes de colloque à la question de la guerre ? Il est difficile de le savoir.

Côté maternel, on ne peut guère remonter avant le milieu du XIX^e siècle. Le phylloxera gagne alors l'Europe. C'est le moment où, viticulteurs au Luxembourg, les Hoss délaissent leur région et leur activité. Ils se fixent d'abord à Thionville, où le grand-père maternel de Jean Baechler se fait maître-plâtrier. La famille s'établit ensuite en Dordogne, à Bergerac. C'est de là, après 1945, que Fabienne Scheffler, fille d'un professeur d'allemand, vient chaque année à Thionville. Elle passe l'été chez des voisins des Baechler et Jean la rencontre.

Chez les Baechler, où l'on est devenu catholique au fil des mariages, domine alors, notamment côté maternel, une pieuse atmosphère. Jean a déjà lu la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin lorsque, vers seize ans, il effectue une retraite dans un monastère bénédictin de Belgique. Avant de rompre, l'année suivante, avec la religion. De retour à la maison pour Pâques, il annonce à sa famille qu'il ne croit plus.

C'est un choc, y compris pour Jean, extrêmement attaché à ses parents. Mais ces derniers sont libéraux, et respectent le choix de leur fils. Lequel se voit un moment devenir professeur de philosophie, avant de se raviser. Il ne voudrait pas, en effet, être un jour susceptible, par son enseignement, de provoquer l'incroyance chez l'un de ses élèves. Est-ce la volonté de ne pas être à l'origine, chez d'autres, d'un ébranlement comparable à celui qui fut le sien ? Complémentaire, une autre explication peut être invoquée : l'attachement à cette idée fondamentale pour Jean Baechler que l'Homme est libre, et qu'il ne faut point venir troubler son libre-arbitre.

Jean Baechler ne se révèle donc pas uniquement en rompant avec son milieu d'origine. La nostalgie de l'enfance lui fera d'ailleurs parfois parler de Thionville. Et il reviendra fréquemment en Lorraine.

Une bifurcation, apparaît, il est vrai, relative au décalage entre l'esprit et la matière. Car l'univers du père et du grand-père de Jean est celui de l'économie. Et il n'y a que peu de livres chez les Baechler. Mais cette orientation est assez récente, dans une famille où le trait le plus marquant paraît être la capacité de s'adapter en changeant d'activité. N'oublions pas, par ailleurs, que Jean eut un grand-père ingénieur, que Christian, frère de Jean, né en 1942, est devenu professeur des universités, spécialiste de l'histoire de l'Alsace et de l'Allemagne contemporaines. N'oublions pas, aussi, que leur sœur Yvonne, née en 1934, fut infirmière. Ajoutons que l'article qui révélera Jean Baechler à Fernand Braudel portera, en 1968, sur les origines du capitalisme.

Quant à la rupture, précoce et définitive, avec la foi, notons que l'incroyance ne délivra pas Jean Baechler de toute quête en finalité. Elle laissa béant un large champ d'interrogations de nature spirituelle. Champ qu'il ne cessera d'explorer. Jusqu'à, d'une certaine manière, donner sens à son itinéraire intellectuel.

Au total, un mot résume sans doute les liens complexes entre l'héritage familial et ce que devint Jean Baechler. Ce mot est liberté. La liberté dont les siens ont fait montre durant plusieurs siècles, en passant d'une région à une autre, d'une activité à un autre. La liberté de croire ou de ne pas croire laissée à Jean par ses parents. Une liberté qui, pour Jean Baechler, constitue l'essence même de l'espèce humaine, génétiquement non programmée.

La question des influences intellectuelles est à la fois délicate et facile à trancher.

Délicate car Jean Baechler a lu, énormément, de toutes les cultures, souvent dans le texte original. Il a appris le persan et le sanskrit, et a regretté de ne pas avoir fait de même avec le chinois. Il s'intéressait aux sciences dures, dont il suivait les progrès, les discutant avec un neveu, directeur d'études au CNRS, spécialiste de physique fondamentale. Il a aussi beaucoup voyagé afin de confronter ses lectures aux réalités de terrain, en Europe, en Asie Mineure, en Égypte, en Amérique du sud et du nord, au Japon ou bien à Taiwan. Curieux de tout, Jean Baechler a, patiemment, accumulé une prodigieuse somme de connaissances.

Ses lectures étaient systématiques. Il a lu dans le texte la quasi-totalité des grandes œuvres gréco-latines. Un service militaire passé dans un bureau l'a conduit à lire tout Marx. Il se référait aussi à Weber, afin, comme pour Marx, d'en démontrer les limites. Non pour les critiquer – Baechler aurait considéré cela comme une perte de temps – mais afin de les utiliser comme points de départ réflexifs. Toute pensée doit, disait-il, se fonder sur un socle initial - celui des grands classiques -, afin, ensuite, de le dépasser.

C'est ce même besoin qui, après une licence de lettres classiques et une autre de philosophie, fit opter le jeune Baechler pour l'histoire ; une histoire considérée comme une source de faits permettant au penseur de puiser afin de

corroborer ou non ses hypothèses. Pour Baechler, les textes, les idées et les auteurs ne sont que les matériaux d'une pensée dont le développement doit être libre.

Aussi est-il inutile de se lancer dans une quête en paternité ou filiation intellectuelle. Dans *Démocraties*, paru en 1985, Baechler rend hommage à Raymond Aron et à Kostas Papaïoannou. Le premier convia Baechler à un séminaire où de grands esprits (comme Alain Besançon, Jean-Claude Casanova, Pierre Manent ...) pouvaient échanger librement. Le second, fut un grand ami auprès duquel Baechler approfondit sa connaissance de la Grèce antique et la critique de Marx. C'est au contact de ces deux hommes, écrit Baechler, pendant les quinze années où nous avons débattu ensemble du vrai et du faux que [ma] réflexion s'est forgée »².

D'autres personnes ont joué un rôle dans son parcours : Fernand Braudel en le reconnaissant comme un proche en pensée, en 1968 ; Raymond Boudon en l'associant aux réflexions du Groupe d'études des méthodes de l'analyse sociologique, ainsi qu'à la direction de *L'Année sociologique*.

Trois approches se combinent chez Baechler. Initialement, il est sans doute plus historien : ses trois premiers grands textes concernent les origines de la démocratie grecque, de la Révolution française et du capitalisme. Côté sociologie, il connaît très tôt, dans le détail, les grands classiques. Mais ne commence sans doute qu'avec le séminaire Aron à mettre en fiches les travaux d'une sociologie plus contemporaine. En philosophie, Julien Freund était sans doute proche de Baechler, par la priorité que le premier accordait au politique. Baechler estimait cependant erronée la définition de Freund empruntée à Carl Schmitt. L'essence du politique, écrit Baechler, ne peut en effet se définir dans

² *Démocraties*, Paris, Calmann-Lévy, 1985, p. 21.

une relation ami-ennemi, parce qu'il faut distinguer l'adversaire de l'ennemi ³.

Mais il est difficile de voir dans ces cercles de pensée autre chose que des incubateurs réflexifs. Comment pourrait-il en être autrement ? tant est précoce et original le projet baechlérien. C'est autour de ses quatorze ans que Jean l'entrevoit. Il ne sait évidemment pas encore trouver les mots exacts pour le définir. Il s'agit de comprendre le paradoxe d'une humanité à la fois une dans sa nature et plurielle dans ses expériences.

S'inscrivant en thèse, Baechler propose à Aron, son directeur, de travailler sur le Devenir. Aron refuse, considérant qu'il y a là de quoi occuper une vie entière. Baechler entame alors une réflexion sur le suicide, sujet apparemment plus classique, Durkheim ayant ouvert la voie. Mais Baechler traite des suicides. Passer du singulier au pluriel, lui permet de déployer sa conception stratégique de l'action, d'établir une typologie générale des problèmes existentiels de l'Homme, d'associer l'individuel et l'histoire universelle. Et Baechler souligne alors, indirectement, ce qu'il dira plus tard : la société, que la sociologie classique érige en objet d'étude privilégié, n'est en fait que « qu'une configuration instable, déterminée par l'assemblage réciproque de multiples éléments » ; qu'une « facticité pure » ⁴. Dès le début, Baechler ne peut faire ... que du Baechler.

Encore faut-il pouvoir garder le cap, et, une vie durant, se consacrer à la tâche que l'on s'est fixée. Ce cap, Baechler sut le maintenir, malgré, parfois, des difficultés.

Car, esprit indépendant, Jean n'est pas fait pour les cadres trop rigides. Refusé une première fois à l'ENS, il quitte Strasbourg pour s'y préparer à Henri

³ *Qu'est-ce que l'idéologie ?* Paris, Gallimard, 1976, p. 373.

⁴ *Démocraties, op. cit.*, p. 11.

IV, échouant tout près du but. L'agrégation lui convient mieux. Aussi devient-il professeur d'histoire et géographie au lycée Montesquieu du Mans, de 1962 à 1966.

Entretemps, à 22 ans, en 1959, il a épousé Fabienne Scheffler. L'enseignement semble plaire à Jean Baechler. Mais le temps lui manque pour penser. Raymond Aron lui ouvre alors les portes du CNRS. Les débuts sont modestes. D'autant que son épouse quitte son poste de professeur d'anglais au bout d'un an, afin de se consacrer au foyer et à l'éducation des enfants ; lesquels naissent rapidement : Anne en 1960, Béatrice en 1962, Sabine en 1964, Laurent en 1967. Jusqu'à sa disparition, subite, en 1994, c'est aussi Fabienne, qui, fidèlement, transcrit les manuscrits de son mari. Anne prendra la suite, avant que Baechler n'utilise un logiciel de dictée associé à son ordinateur.

Côté institutionnel, Braudel et Aron permettent à Jean de passer quelques grades, alors généralement gravis par la seule ancienneté. Attaché puis chargé de recherche au CNRS, il assume en parallèle des charges de cours et de conférences, d'abord à la Sorbonne puis à l'EPHE et à l'EHESS. La situation demeure incertaine jusqu'à son accession au grade de directeur de recherches, en 1977. Baechler a alors quarante ans.

La vie un peu simple du savant convient à ses goûts modestes. Longtemps fumeur de pipe, il ne renie pas un bon cigare. D'autant que cela lui donne parfois un prétexte, lors de réceptions un peu trop mondaines, pour s'éclipser quelques instants au dehors.

Le faste et les honneurs ne l'intéressent pas, ne comptent pas, au regard de la discipline qu'il s'impose. Invariablement, chaque jour de l'année, le matin est consacré à l'écriture, jusqu'aux alentours de treize heures, l'après-midi aux lectures. Les voyages rompent à peine cet ordonnancement, qui ne cède vraiment la place qu'à l'occasion des grandes rencontres familiales, une fois l'an, à

Bergerac, puis dans un gîte réservé pour l'occasion. Jean Baechler y est un admirable grand-père. Attentif, il aime répondre aux questions de ses petits-enfants, après avoir, comme il se doit, défini les termes du sujet. Durant leur jeunesse, par contre, c'est une présence lointaine, sacerdoce oblige, qui unit Jean à ses enfants ; lesquels le voient fréquemment, à son bureau, mais l'approchent plus difficilement.

Il faut « tracer son sillon » aimait à dire Baechler, et creuser profondément. Son esprit fut totalement tourné, totalement passionné, parce qu'il considérait être son devoir.

Établir une science de « l'aventure humaine »

En quoi ce devoir consistait-il, précisément ? En un projet à la fois immense et parfaitement cohérent. Même si peu, parmi les lecteurs de Jean Baechler, l'ont saisi. Ce que ce dernier regrettait d'ailleurs. Des psychanalystes le faisaient venir pour parler de sa thèse sur les suicides, méconnaissant ses autres travaux. D'autres lisaient ses textes sur l'histoire universelle, délaissant ceux consacrés aux morphologies sociales. Et ainsi de suite.

La diversité des sujets abordés interroge aussi les observateurs les plus attentifs. Lesquels mettent l'accent sur un projet qui ressortirait, tantôt d'une anthropologie historique du social, tantôt d'une histoire et d'une sociologie du politique, tantôt d'une enquête sur les finalités de l'expérience humaine. La question est d'autant plus compliquée que l'œuvre est immense : en cinquante-quatre ans, Baechler a rédigé 276 articles, publié 34 livres et assuré la direction de 24 volumes collectifs, soit plus de 15 000 pages de textes.

Une expression, pourtant, permet de relier l'ensemble de ses sujets d'étude : celle « d'aventure humaine ». « J'ai cherché, écrit-il, dans *Démocraties*, « à saisir dans une conceptualisation simple et cohérente les expériences

politiques de l'humanité ». Ailleurs, le politique peut s'effacer devant le devenir ou l'histoire universelle. Peu importe. « Un objet d'études sociales, martèle Baechler, doit toucher, par quelque biais, à l'Homme », avec une majuscule. Il s'agit, je cite à nouveau, de « pousser le plus loin possible la compréhension de l'aventure humaine »⁵, expression déjà présente dans l'avant-propos de la thèse sur les suicides⁶. Là est l'objet des sciences sociales. Nécessairement « comparatistes », elles « cherchent à savoir et à expliquer » la manière dont « les différentes sociétés ont interprété l'aventure humaine »⁷.

Comment ? « Le règne physique, écrit Baechler, en 2010, est rédigé en langage mathématique, le règne vivant en langage systémique et le règne humain en langage stratégique ». On trouvera, avant et après, dans d'autres travaux, des passages analogues à cette citation⁸. Le postulat, en effet, est établi dès l'origine. « Toute notre construction repose sur une vision stratégique des choses humaines », écrit Baechler en 1985. « Les hommes visent des fins et rencontrent des obstacles pour les atteindre : comment résolvent-ils les problèmes posés ? »⁹.

À cette question, essentielle au sens premier du terme, les sciences sociales, pense Baechler, ne savent pas suffisamment bien répondre, car elles sont trop compartimentées. Aussi l'affirme-t-il déjà, dans *Les phénomènes révolutionnaires*, en 1970 : « nous considérons que la définition traditionnelle des sciences sociales, en histoire, sociologie, ethnologie, psychologie... est parvenue en fin de course »¹⁰.

⁵ *Ibid.* p 9, 11.

⁶ *Les suicides*, Paris, Hermann, édition 2009, p. 11.

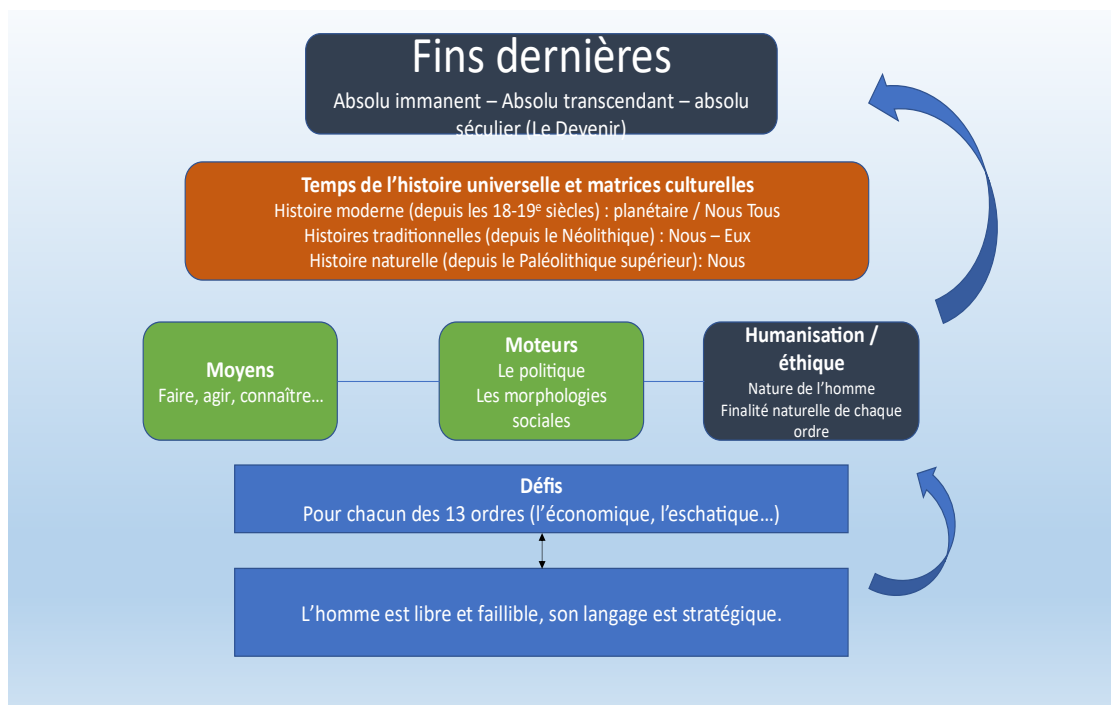
⁷ *Qu'est-ce que l'idéologie ? op. cit.*, p. 17.

⁸ *Le devenir*, Paris, Hermann, 2010, p. 5.

⁹ *Démocraties*, p. 170.

¹⁰ *Les phénomènes révolutionnaires*, Paris, PUF, 1970, p. 32.

Que faire alors ? Une méthode, baechlérienne, se met progressivement en marche, pour y répondre. Méthode que j'ai tenté de synthétiser à l'aide d'un schéma, dont la portée, avant tout heuristique, vise à souligner la logique de la pensée baechlérienne.



Ce qu'il faut, dit Baechler, c'est partir des grandes questions que soulève la liberté de l'Homme : comment vivre ensemble sans s'entretuer ? comment concilier rareté des ressources et besoins ? comment acculturer les générations successives ? comment trouver la félicité ?

À ces grandes questions, dont la liste n'est pas exhaustive, correspondent différents ordres ; c'est-à-dire des « domaines d'activité humaines définis par une fin ». L'économique est l'ordre de la prospérité, le religieux celui de la béatitude, le morphologique celui de la solidarité sociale... »¹¹.

Ces grandes questions et ces ordres s'actualisent de diverses manières, selon les époques et les cultures. Baechler distingue trois temporalités. La première, dite « naturelle », correspond aux temps paléolithiques. « La bande et son régime démocratiques sont [alors...] le régime naturel de l'espèce homo sapiens sapiens »¹². Avec le Néolithique débute ce que Baechler appelle le temps des « histoires traditionnelles ». L'humanité est alors scindée en civilisations qui s'ignorent plus ou moins, chacune élaborant une « matrice culturelle » originale. Le troisième temps est celui de la « modernité ». Des éléments en apparaissent dès le XV^e siècle, dans certains textes de Baechler. Mais c'est au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, dit-il, que la modernité débute vraiment, d'abord en Europe, théâtre d'une « civilisation expérimentale »¹³. La modernité est ensuite exportée hors de ses frontières. À son contact l'humanité prend peu à peu conscience de son unité.

C'est par le politique, d'abord, que Baechler se lance dans cet immense projet. Les années 1970 sont celles de l'affrontement Sartre/Aron et des grandes querelles idéologiques. Écrit à la demande de Jean Touchard, le premier livre de Baechler, en 1968, est un recueil de textes sur la *Politique de Trotski*, le deuxième une analyse des *Phénomènes révolutionnaires. Qu'est-ce que l'idéologie ?, Le pouvoir*, puis *La Grande Parenthèse (1914-1991)*, poursuivent l'exploration.

¹¹ *Esquisse d'une histoire universelle*, Paris, Fayard, 2002, p. 372

¹² *Démocraties*, p. 425.

¹³ « Ordre et désordre dans les systèmes pluralistes » [1973], dans Alexandre Escudier (dir.), *Jean Baechler, Écrits*, tome 1 *Philosophie*, vol. 1, Paris, Hermann, 2025, p. 211.

Ces titres, de facture classique, pourraient laisser croire que Baechler sacrifie aux querelles du temps. Il n'en est rien. C'est un « système intellectuel » qu'il cherche à définir dans sa présentation, de plus de 100 pages, d'extraits de Trotski. Ce sont l'histoire, la sociologie, la philosophie et la science politique qui, dans *Les Phénomènes révolutionnaires*, s'enchevêtrent : au service d'un nouveau domaine de la recherche que Baechler nomme la staséologie, ou science des conflits internes aux sociétés.

Car la fin du politique, pour Baechler, est avant tout « la recherche de la paix par la justice »¹⁴. Pour comprendre les expériences humaines en la matière Baechler définit trois modes du pouvoir (la puissance, l'autorité, la direction), trois grands régimes politiques (l'autocratie, la hiérocrairie et la démocratie), ainsi que tous les éléments de sa morphologie sociale (bande, tribu, cité, castes, féodalité, nation, royaume, empire).

La démocratie, écrit-il, est le régime dans lequel « les citoyens s'associent [...] pour gagner la sécurité, la prospérité et la liberté ». Ils « n'obéissent aux dirigeants [...] que parce qu'ils parient sur leur compétence pour assurer l'intérêt commun »¹⁵.

Cette démocratie idéale revêt des formes variées. Soucieux de mettre en rapport le théorique et le réel, Baechler publie un *Précis de la démocratie*, mais aussi un livre intitulé *Démocraties* au pluriel. « La démocratie naturelle, écrit-il ainsi, ne s'identifie pas aux démocraties culturelles et historiques des États-Unis, de Grande-Bretagne ou de Suisse ». Penser autrement conduirait, d'une part à « se priver des moyens d'en repérer les défauts », d'autre part, à « être tenté d'imposer un modèle local, même réussi, à des contextes qui lui sont réfractaires.

¹⁴ *Précis d'éthique*, Paris, Hermann, 2014, p. 96.

¹⁵ « Les origines de la démocratie grecque », *Archives européennes de sociologie*, 1980, 2, p. 224.

Il n'est pas sain, poursuit-il, de se convaincre, sans preuve solide, que l'on est dans le vrai et les autres dans l'erreur. Les préjugés sont toujours ridicules et deviennent criminels, quand ils cherchent à s'imposer par la force à ceux qui ne les partagent pas »¹⁶. Même la démocratie dit ainsi Baechler, toujours soucieux de la liberté de chacun, ne peut être imposée aux autres.

Même si elle permet, mieux que les autres régimes, de tendre vers la paix par la justice. Pour Baechler, la démocratie est la forme naturelle d'organisation de l'espèce humaine. Elle recule à partir du Néolithique, avant de renaître, parallèlement à l'émergence de la modernité occidentale à laquelle elle est intrinsèquement liée.

La modernisation, écrit en effet Baechler, n'est que « la transcription en termes économiques, techniques, scientifiques, religieux, esthétiques [...] d'une démocratisation politique »¹⁷. C'est de la démocratie, explique-t-il aussi, qu'est né le capitalisme. C'est cette même démocratie que l'Homme doit s'efforcer de porter à l'échelle globale, notamment en y faisant de l'Europe un élément pacificateur. En attendant qu'un ordre politique mondial s'impose, mettant fin à la guerre, née, selon lui, avec le Néolithique.

On voit combien est large ce que Baechler dénomme « l'ordre politique », véritable moteur de l'aventure humaine. D'allure aristotélicienne, cet ordre découle aussi du langage stratégique, associé à l'espèce humaine. Pour Baechler, tout choix impliquant l'Homme dans ses rapports à l'autre est politique. Tout peut devenir politique. Tout peut être influencé par le politique.

¹⁶ *Précis d'éthique, op.cit.*, p. 108.

¹⁷ « Aux origines de la modernité, castes et féodalités : Europe, Inde, Japon », *Archives Européennes de Sociologie*, 1986, 1, p. 32.

L'hypothèse, dit-il lors d'une conférence à l'Institut, est que « le politique est au cœur de la condition humaine et procure, de ce fait, la ligne directrice de l'histoire universelle »¹⁸.

Sans que ce politique ne devienne une sorte d'instance dernière. La pensée baechlérienne est trop nuancée pour cela. Le politique est généralement premier dans l'ordre des enchaînements. Mais il n'est, pour Baechler, qu'un auxiliaire au regard de ce qui importe le plus : à savoir ce qui relève de l'éthique et des fins dernières.

Une éthique, socle et horizon de « l'humanisation »

Les ouvrages consacrés par Baechler à ces questions s'accumulent à mesure qu'il avance vers le terme de son itinéraire. Aussi pourrait-on penser à une sorte de parallélisme entre le temps du savant, le temps de son œuvre, et celui de la quête, spirituelle, religieuse ou métaphysique de l'humanité en mouvement.

Séduisant, ce parallélisme ne tient cependant pas la route. Si quête il y eut chez Baechler – comme je le pense – il faut en effet en rechercher les origines au tournant de ses 14/17 ans, entre le moment où il se plonge dans l'œuvre aquinienne et celui où il abandonne la foi. En le lisant attentivement, on s'aperçoit d'ailleurs que les questions éthiques apparaissent dès le début. Les « variables éthiques » comme Baechler les appelle alors, sont présentes dans *Les phénomènes révolutionnaires* en 1970. Elles constituent un élément déjà central de son grand livre sur les *Démocraties* en 1985. Avant de faire l'objet de travaux spécifiques, avec *Les fins dernières* (2006), puis *Le Devenir*, *La Perfection*, *L'être*, ou bien *La spiritualité* (2021).

¹⁸ « Peut-on écrire une histoire universelle ? », conférence prononcée à l'Institut, le 5 janvier 2005.

Ce chemin ne résulte donc pas d'une recherche qui se ferait plus existentielle à mesure que passe le temps. Il correspond au déploiement d'une œuvre conçue de manière logique ; une œuvre où ce qui importe le plus doit arriver à la fin. Non pour venir conclure une pensée – chose incongrue pour un Jean Baechler -, mais comme un élément permettant de revisiter le tout.

Car deux choses figurent, pour Baechler, au centre de « l'aventure humaine » : « l'humanisation » et « l'éthique ». La première, l'humanisation, est le procès par lequel les hommes deviennent humains, en essayant de maîtriser en eux leur part de barbarie ; idéal à la fois nécessaire et inaccessible, car « tout individu » est « toujours imparfaitement humain »¹⁹. La seconde, l'éthique, permet à l'Homme de soutenir cet effort nécessaire. Baechler la définit comme « l'élaboration consciente et individuelle du Bien et du Mal », comme « une tentative pour conformer sa conduite à des principes »²⁰.

Il ne s'agit pas là d'un exercice de style. Ce raisonnement sur l'éthique et l'humanisation Baechler se l'applique d'abord à lui-même : par l'objet de ses recherches, par la discipline à laquelle il s'astreint, par le rapport qu'il entretient à l'idéologie.

L'objet des recherches d'abord : « c'est en rendant l'aventure humaine intelligible que l'homme parvient à la connaissance et à la conscience de ce qu'il est », écrit Baechler²¹ Rendre intelligible l'aventure humaine n'est donc pas une manière comme une autre de penser. C'est le travail auquel le savant doit s'atteler, le sillon qu'il lui faut tracer. Sillon qui me fait penser au sinueux et raide sentier assigné par les Dieux à l'Homme en quête de Justice dont nous faire part Hésiode dans *Les travaux et les Jours*.

¹⁹ *Précis d'éthique*, p. 119.

²⁰ *Qu'est-ce que l'idéologie ?* p. 157.

²¹ *Démocraties*, p. 688.

L'immensité de la tâche impose le sacerdoce. Travailleur infatigable, capable d'abattre un travail colossal, Baechler est d'abord exigeant pour lui-même. Il n'hésite pas à faire pilonner la première édition de *Le Devenir* pour quelques pages jugées par lui non satisfaisantes. Chacun de ses textes est conçu comme une expérience. Il travaille à définir la question essentielle (tout, dit-il, est dans le questionnement). Il élabore ensuite la démonstration qui l'amènera à apporter une réponse. « Je pense que cela va marcher » dit-il à un moment donné, en cours de route. Avant de lâcher un « cela y est, cela marche ».

Rigoureuse, inlassablement répétée en chacun de ses articles, la méthode de la *Somme théologique* n'est sans doute pas étrangère à la démarche baechlérienne. Baechler reconnaît d'ailleurs deux grands « guides » dans lesquels on peut mettre en confiance ses pas : Aristote et Thomas d'Aquin²². Il suffit, pour comprendre l'intensité du travail réflexif, de jeter un œil aux tapuscrits originaux de Baechler, conservés à la Bibliothèque de l'Institut. L'écriture est fine, les textes sont denses, quasi exempts de retouches. Car tout est soigneusement pensé, en amont.

Cette rigueur, cette recherche de la vérité, ne peuvent voisiner avec une certaine idéologie. Baechler en donne deux acceptions dans le livre qu'il consacre au sujet, en 1976. Il y a d'abord une « activité idéologique normale, constitutive de la vie en société ». Car le langage stratégique qui est celui de l'Homme le conduit à faire des choix. Aussi des idées s'entrechoquent-elles. Il s'agit d'un élément « inévitable et indispensable de l'action politique ». Aussi est-il erroné, dit Baechler, de parler ou d'imaginer une fin des idéologies.

Le second type d'activité idéologique, par contre, est « pathologique ». Il corrompt par deux fois la nature du politique. D'abord en transformant des

²² *Ibid.*, p. 251 – l'idée revient, ailleurs, à différentes reprises.

passions élémentaires en valeurs. Ensuite en mettant ces valeurs au service de «l'exercice du pouvoir». «Tous les ordres sont [ainsi] corrompus» par l'idéologie», écrit Baechler. «La religion donne le sacrilège, l'art devient le réalisme socialiste ou l'anti-art» la cuisine «produit les plats macrobiotiques»²³.

Cette idéologie-là n'est pas seulement dangereuse. Elle est absurde au regard de la raison. Elle ne peut « être ni prouvée, ni réfutée ». Elle « n'est ni vraie, ni fausse, ». C'est « la manière de penser des fous, écrit Baechler, c'est-à-dire un système de représentation parfaitement cohérent et clos, qui se ferme à toute objection de réalité, reçoit l'adhésion totale d'un individu ou d'un groupe, et donne lieu à des pratiques aberrantes ». Moins un intellectuel sera doué pour la science, ajoute-t-il, « plus il versera dans l'idéologie, par compensation ». Laissons, poursuit Baechler, « cette majorité militer et croupir dans l'idéologie ».

Que doit-alors faire le vrai savant ? Doit-il travailler à dénoncer les erreurs ? Cela ne servirait pas à grand-chose souligne Baechler, car on ne peut raisonner le fou. Mieux vaut la méthode qui « dénonce le moins possible pour affirmer et démontrer le plus possible » ²⁴.

Y compris à propos de sujets que l'on pourrait qualifier d'actualité. Car Jean Baechler ne s'est pas seulement intéressé au passé de l'humanité. Le présent, voir l'avenir l'ont conduit à écrire de nombreux articles, parfois des ouvrages : qu'il s'agisse du principe de précaution, du passage de l'écologie à l'écologisme, de la construction européenne, ou de l'évolution du système transpolitique; intitulé que Baechler préférerait à celui de «relations internationales».

²³ *Qu'est-ce que l'idéologie ?* p. 395.

²⁴ *Ibid.*, p. 21, 104, 60-61, 20, 404.

Avec tout cela, il ne faut pas s'étonner si l'homme déteste la bêtise. On ne s'impose pas un tel labeur sans penser que les autres devraient, au moins, faire quelque effort. Tout cela explique aussi le caractère parfois tranché de certaines remarques. Il y a des choses tellement évidentes pour le savant, qu'il faut les dire, vite, avant de passer à autre chose. Ajoutons une stature impressionnante, une voix de stentor, et l'on comprendra que l'homme a parfois pu paraître rude.

Et pourtant... Pourtant, Baechler est aussi l'homme au chapeau, toujours bien habillé et extrêmement courtois. L'homme capable de s'adresser à un étudiant, à un chargé de cours, comme à un égal, dès lors qu'une pensée peut se construire. Il est alors généreux et fidèle. Emmanuel Le Roy Ladurie l'aurait appelé « le bon géant ». Je ne sais si l'expression est avérée. Mais elle me semble juste. Une photographie apparaît à l'écran, prise en 2011. Elle correspond à l'image que je garde de Jean Baechler. Celle d'un homme au regard d'une profonde humanité.

Baechler ne s'intéressait guère à son « rayonnement ». Évitant les médias (pratiqués seulement après sa thèse sur *Les Suicides*), il ... travaillait. En France, le nombre de vrais lecteurs, disait-il, n'a guère changé depuis la Révolution, se situant autour de 6 000. Être compris par 10% de ce contingent lui paraissait suffisant, au grand dam de son éditeur.

Savant rendu solitaire par la poursuite d'une œuvre immense et unique, Baechler était, de ce fait même, attaché à la recreation d'espaces d'échanges, autour d'un public choisi et restreint. Il a connu la guerre froide, qui sévissait dans les sciences sociales. Aussi, afin de permettre à des voix originales de s'exprimer, dirigea-t-il, durant huit ans, une collection chez Calmann-Lévy.

C'est sans doute pour la même raison - la recherche d'un havre de paix - qu'il accepta la proposition de Raymond Boudon, quittant en 1988 le CNRS pour la Sorbonne. La sociologie n'y était pas alors totalement autonome. Baechler

l'enseigne à des philosophes, essentiellement en 3e cycle. Ce qui lui convenait parfaitement.

Il fut élu dans notre Académie en 1999. Elle constitua pour lui une sorte de seconde maison, où il était extrêmement assidu. En 2011, l'année où il en fut Président, il mit de côté toutes ses activités, créant à cette occasion un cycle de conférences ouvert sur l'extérieur. Rarement en habit vert, Baechler ne semble pas avoir porté d'épée. À la Légion d'honneur que l'on avait demandée pour lui, il préférerait ses palmes académiques.

Parmi les choix que l'Homme doit faire, il y en a de bons et de mauvais, insiste Baechler abordant la question du rapport entre éthique et nature.

La liberté, écrit-il doit toujours conduire à « viser les choix justes »²⁵. Il en va de même dans chaque ordre. Ainsi, côté économique, « la prospérité doit servir la bonne vie telle que définie par l'éthique ». « La fin ne justifie jamais les moyens, car tout moyen inapproprié à la fin [...] la corrompt », écrit Baechler ; lequel reconnaît comme « enseignement principal », le « rejet radical et définitif du relativisme éthique ». Car l'éthique, poursuit-il, peut être fondée en raison, assise « sur des arguments rigoureusement objectifs, valables pour tous, mais aussi réfutables et donc perfectibles »²⁶.

Inutile d'insister sur la singularité du projet, tant le désir de fonder rationnellement une éthique paraît éloigné des préoccupations scientifiques « modernes » - malgré l'ampleur inouïe des problèmes aujourd'hui soulevés par l'évolution des sciences de la vie ou bien « l'intelligence artificielle ». Insistons plutôt sur le fait de retrouver dans le projet baechlérien « la grande tradition d'Aristote ».

²⁵ *Précis d'éthique*, p. 92.

²⁶ *Ibid.*, p. 96, 119-120.

Ce dernier, écrit Baechler, « n'a pas cru pouvoir construire sa *Politique* sans l'accompagner d'une *Éthique* ».

Car rien ne tient durablement, persiste Baechler, sans une éthique soutenue par des vertus. Des vertus qui, dans une démocratie « se maintiennent et se transmettent par l'éducation, se « développent », mais « connaissent [aussi] leur maturité et leur corruption »²⁷.

La leçon vaut pour le libéralisme, que défend Baechler dans ses nombreux articles dans *Contrepoints* et *Commentaire*. « Par un aveuglement étrange », écrit-il, le libéralisme, « l'idéologie propre de la modernité », a conduit à retenir « l'hypothèse que l'on pouvait bâtir une cité heureuse avec des citoyens non vertueux [...] à condition d'avoir des institutions bonnes ». La situation est plus grave encore pour la politique, dit Baechler, car elle est « devenue une science et une technique », et n'est « plus un domaine d'action poursuivant une fin propre ».

Inutile, alors, souligne Baechler, de chercher des expédients. Les gouvernements peuvent essayer de confier à l'instruction le soin d'enseigner les vertus. Mais cela ne conduira, dit-il, qu'à infliger à la majorité « des cours d'éducation civique dont les vertus éducatives sont nulles ». Dès que l'on cherche à définir les vertus démocratiques « et à les enseigner au peuple, on est assuré, écrit Baechler, que le régime démocratique est menacé. Les analyses de l'*Éthique* à *Nicomaque* sont contemporaines de l'agonie de la cité ».

Le régime démocratique, il est vrai, est plus résilient que les autres²⁸ et il convient naturellement à l'Homme.

²⁷ *Démocraties*, p. 214.

²⁸ Jean Baechler, Alexandre Escudier, *Résilience démocratique. Éléments de sociologie historique*, Paris, Hermann, 2024.

Mais toute démocratie est menacée : soit parce que ses contradictions « la mènent nécessairement sur le très long terme à sa corruption », soit parce qu'elle est attaquée du dehors.

Aussi l'effort est-il toujours nécessaire. « L'Homme est libre » et « invente son histoire », écrit Baechler. Mais « il ne manifeste sa liberté et n'invente une histoire digne de lui qu'en cherchant à actualiser un idéal fixé par sa nature ». Chaque ordre dispose de la sienne. Il y a une « nature de la démocratie », une « nature de la religion, de l'économie, de l'éthique... »²⁹. Comme il y a une nature de l'Homme en général, définie par le champ des possibles communs à l'espèce humaine.

Les derniers travaux de Jean Baechler (depuis *Le Devenir* en 2010, jusqu'à la *Sociologie historique de l'Absolu* -posthume, en 2023 – en passant par *La Spiritualité*) concernent plus particulièrement la question des fins dernières. Considérant que ces fins dernières ne relèvent pas du seul religieux, Baechler définit un nouvel ordre, dénommé eschatique. Aux deux Absolus que l'on connaît, en rapport avec les idées d'immanence et de transcendance, Baechler en ajoute un troisième, tout aussi « indécidable et légitime » que les autres. Ce troisième absolu, avec un a minuscule, est l'absolu séculier, pour lequel Baechler fonde une métaphysique et une éthique a-religieuses.

Il n'y a, selon Baechler, ni immanence ni création. Seul existe ce qu'il appelle un « Devenir » ; à savoir une « entité indistincte » au sein de laquelle les « devenants » sont « les produits les uns des autres ». Dans cette longue chaîne, l'infime partie (le « devenant ») et le tout (le Devenir) se confondent. Le Devenir, le virtuel et l'existence demeurent, « seuls passent les individus » qui doivent s'accommoder de la contingence.

²⁹ *Démocraties*, p. 556, 688.

« L'issue, écrit Baechler, ne promet aucun bénéfice, ni le moindre enseignement sur la manière de conduire sa vie. Elle n'a de validité et d'utilité que cognitive », et convient sans doute davantage aux « tempéraments les mieux trempés ». Ce Devenir-là, ajoute Baechler, « se contente de suggérer aux humains de chercher à se persuader que la vie humaine mérite d'être vécue, en suivant différentes voies, dont la moins mauvaise est encore d'accomplir son métier humain de son mieux »³⁰.

Atteint par la maladie, Jean Baechler a pensé un moment à une rémission, avant que le mal ne reprenne. Il a fait le choix, en toute conscience, de ne pas suivre le traitement qui lui était proposé et s'en est allé, sereinement, le 13 août 2022, entouré de sa famille. Il est parti comme il a vécu, en esprit « bien trempé ».

L'œuvre qu'il nous laisse est à la fois immense et méconnue. La « récompense » écrivait Baechler avec une grande humilité dans *Qu'est-ce que l'idéologie ?* n'est pas dans le succès, « mais dans l'effort, même solitaire et méconnu »³¹.

Je suis persuadé que chacun d'entre nous, au sein de la grande famille des sciences de l'Homme et des sociétés, gagnerait à lire, à relire et à méditer ce que Jean Baechler a souhaité nous transmettre.



³⁰ *Le devenir*, p. 186, 74, 128, 79, 275, 186.

³¹ *Qu'est-ce que l'idéologie ?* p. 405.

DISCOURS DE REMISE DE L'ÉPÉE
à Olivier GRENOUILLEAU

par

Xavier DARCOS

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

Cher Olivier Grenouilleau, cher ami,

Votre carrière savante, votre œuvre ont été largement évoquées par nos confrères et justifient brillamment votre entrée au sein de ce Parlement du monde savant.

Il me revient l'honneur particulier et la joie de vous remettre cette épée qui constitue, pour l'académicien, son attribut personnel. Elle n'est pas imposée, elle est choisie : et c'est ce choix qui la rend si intime, si singulière : « à elle seule, l'épée est un portrait, une métaphore ... »

Cette épée est alors l'expression la plus fidèle de celui qui la porte, un miroir de son caractère, de ses fidélités et de son œuvre.

La vôtre dit l'essentiel.

C'est une épée d'officier supérieur du Premier Empire.

Le choix n'est pas anodin : il traduit ce tropisme napoléonien qui résonne comme un appel irrésistible à l'histoire.

Il rappelle aussi que votre science n'a cessé d'interroger les grands basculements du monde moderne : l'abolition de l'esclavage, la naissance des nations, l'émergence d'un ordre nouveau.

Mais elle dit aussi autre chose : elle reflète votre caractère.

La garde ornée de feuillages et de palmes, le centre de la croix en tête de lion, le guerrier casqué gravé à la romaine, tout cela pourrait sembler célébrer la gloire et le panache. Mais vous, cher confrère, vous n'avez jamais recherché l'apparat. Votre personnalité demeure modeste, attachée à ce qui est premier et essentiel : votre épouse Jenny, vos filles Hélène, Apolline et Irène dont vous avez gravé les initiales. Vous êtes de ceux qui savent que la grandeur s'éprouve surtout dans la fidélité aux siens.

Deux devises, gravées sur le fourreau, condensent encore mieux l'esprit qui est le vôtre.

La première : « Hasard, Nécessité, Providence ».

Le hasard, que Démocrite voyait à l'œuvre, rappelle que l'imprévisible modèle les destinées humaines.

La nécessité impose ses lois, ses causes profondes, ses structures.

Et la providence, magnifiée par saint Thomas d'Aquin, rappelle que l'histoire ne s'épuise pas dans la mécanique aveugle : elle recèle aussi un sens, une orientation, une finalité qui dépasse l'Homme et le convoque à sa liberté. Vous porterez désormais ces trois mots comme un viatique.

La seconde devise, elle, emprunte au livre des origines.

Dans la Genèse, il est écrit : « Le Seigneur Dieu prit l'homme et il le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder. » À cette double mission, que Voltaire évoque dans la conclusion de son *Candide*, vous avez ajouté une troisième : « transmettre ».

Garder, cultiver, transmettre : c'est votre métier d'historien, c'est votre rôle d'enseignant, c'est aussi la mission même de notre Compagnie. Garder la mémoire, cultiver l'intelligence, transmettre aux générations futures. Voilà ce que vous incarnez, voilà ce que vous servez.

Ainsi, cher confrère, en recevant cette épée, vous ne recevez pas seulement une symbolique. Vous recevez un emblème. Elle vous rappelle à la fois la grandeur de votre tâche et vos fidélités.

Recevez donc cette épée, qui vous est confiée comme un signe de reconnaissance, mais aussi comme une charge : celle de continuer, au sein de notre Académie, à garder, cultiver et transmettre.



Descriptif de l'épée

Après l'élection d'Olivier Grenouilleau à l'Académie des sciences morales et politiques, ses proches, ses amis et ses collègues se sont proposés, selon la tradition, de contribuer à l'acquisition de son épée.



Épée d'officier supérieur

Époque Premier Empire – Restauration
Monture en laiton doré, ciselé et gravé sur fond amati
Fusée à plaquette de nacre
Pommeau représentant un buste de guerrier coiffé à l'antique
Branche de garde à croc, ornée d'une suite de feuillages et de fleurettes
Quillon en tête de lion, courbé vers la pointe
Nœud de corps orné d'une frise de palmes
Clavier à décor « à la romaine » d'un guerrier casqué avec bouclier reposant sur un faisceau d'armes
Petit contre-clavier à léger retroussis à décor d'un faisceau de licteur sous bouclier
Lame droite, gravée, dorée et bleue au tiers



La personnalisation de l'épée a été réalisée par M. Jean-Claude DEY
Fabrication d'un fourreau à l'ancienne en chagrin noir
Gravures :

sur le bouton de chape

H
J O A
I



de part et d'autre sur le devant de la chape
à gauche : « Garder, Cultiver, Transmettre »
à droite : « Hasard, Nécessité, Providence »



Au dos de la chape :
« Olivier Grenouilleau
Académie des sciences morales et politiques
Élu le 29 avril 2024 »



COMITÉ D'HONNEUR
Présidente du Comité d'honneur
Madame Chantal Delsol
Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

Monsieur le Chanoine Jean-Robert Armogathe,
Académie des inscriptions et belles lettres

Madame Nicole Avril,
Écrivaine

Monsieur Pierre Brunel,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Jean-Claude Casanova,
Académie des sciences morales et politiques

Madame Françoise Chandernagor
Écrivaine, Académie Goncourt

Madame Monique Cottret,
Historienne

Monsieur Xavier Darcos,
Chancelier de l'Institut de France

Monsieur Renaud Denoix de Saint Marc,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Alain Duhamel,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Yves Gaudemet,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Hervé Gaymard,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Nicolas Grimal,
Académie des inscriptions et belles lettres

Monsieur Pierre Guillaume,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Didier Guyvarc'h,
Historien

Monsieur Pierre Manent,
Philosophe

Monsieur Jean-François Mattei,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Pierre Mazeaud,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Pierre-Michel Menger,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Charles Millon
Ancien ministre de la Défense

Monsieur Thierry de Montbrial,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Pierre Nora (+),
Académie française

Monsieur Michel Pébereau,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Daniel Picouly
Écrivain

Monseigneur Luc Ravel,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Georges Henri Soutou,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Guy Stavridès,
Éditeur et essayiste

Monsieur Serge Sur,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Jean-Claude Trichet,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur Jean Tulard,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur André Vacheron,
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur André Vauchez,
Académie des inscriptions et belles lettres

Monsieur Georges Vigarello,
Historien

Monsieur Michel Wieviorka,
Sociologue

Monsieur Michel Zink,
Académie française

TABULA GRATULATORIA

Joëlle ALAZARD	Jean-François COLOSIMO
Jean AMYOT D'INVILLE	Henri COPIN
Éric ANCEAU	Monique COTTRET
Murielle ANNEQUIN	Michael COURONNET
Sébastien ANNÉREAU	Régis COURSIN
Jean-Robert ARMOGATHE	Denis CROUZET
Matthieu ARNOLD	Claude D'ABZAC-EPEZY
François AUDIGIER	Yves D'AMÉCOURT
Dominique AVON	Jean-Yves DANIEL
Nicole AVRIL	Bruno DELMAS
Souad AYADA	Pierre DEMEULENAERE
Patrick BARBIER	Jean-Claude DEY
Serge BARCELLINI	Irina DU BOIS
Vincent BÉCOGNÉE	Françoise DUCRET
Bernard BEIGNIER	Nathalie DUPRÉ
Alexandra BERTHET	Sylvie DUTOT
Jean-Pierre BOIS	Alexandre ESCUDIER
Jacques BOISLÈVE	René ESTIENNE
Hubert BONIN	Bouda ETEMAD
Roger BOTTE	Marc FLANDREAU
Pierre BOULLE	Frédéric FOGACCI
Olivier BRIÈRE	Jacques FONTENEAU
Walter BRUYÈRE-OSTELLS	Olivier FORCADE
Gilbert BUTI	Hadrien FRANCE-LANORD
Guillaume CAPOU	Didier FRANCFORT
Jean-François CARAËS	Jacques FRÉMEAUX
Christophe CARRÈRE	Sylvie GALABBÉ
Pascal CAUCHY	Richard GALLIANO
Loïc CAZAUX	Jean-Marie GÉNARD
Edwina CAZENAVE	Maie GÉRARDOT
Vincent CHAI	Michel GERMAIN
Florence et Gérald CHAIX	Patrick GILLI
Françoise CHANDERNAGOR	Sylvain GLAND
Raphaël CHERIAU	Florent GODELAINE
Anne COFFINIER	Antonio GONZALES

Jérôme GRONDEUX
Bernard GRUNBERG
Patrice GUENIFFEY
Thierry GUIDET
Jean-Michel GUIEU
Jean GUILAINE
Didier et Michèle GUIVARC'H
Geneviève et Jean-Michel GUYON
Michel de JAEGHERE
Pierre JAILLARD
Françoise JANIER-DUBRY
Philippe JOSSERAND
Christelle JOUHANNEAU
Jean KHALFA
Jérôme LABORIEUX
Florence LADMIRAULT
Erwan LE FICHER
Colette LE LAY
François LEFÈVRE
Guillemette LEGENNE
Ghislaine LEJARD
Nicole LEMAITRE
Mathieu LEMOINE
Thierry LENTZ
Jean-Thomas LESUEUR
Stéphanie LEU
Jean-Louis LITERS
Georges LOMNE
François-Guillaume LORRAIN
Vincent MAGNE
Pierre MANENT
Christine MANIGANT
Denis MARAVAL
Antoine MARES
Pilar MARTINEZ
Paul MATHIAS
Antoine de MEAUX
Noëlle MÉNARD
Bernard MICHON
Denis MOREAU
Jean-Marc MORICEAU
Thierry TIRBOIS

Martin MOTTE
Brigitte NICOLAS
Julien NIGER
Jean-Baptiste NOÉ
Xavier NOËL
Annie OLLIVIER
Monique OLMES
Patrick OLMES
Caroline PASCAL
Jean-Yves PAUMIER
Gaëlle PENEAU
François PERNOT
Guy PERVILLÉ
Vincent PETIT
Dominique PIERRELEE
Pierrick POURCHASSE
Roland POURTIER
Anne PROUTEAU
Frédéric RÉGENT
Marie-Pierre REY
Véronique ROBERTIN
François ROCHA CARNEIRO (DA)
Manuel RODRIGUEZ DE OLIVEIRA
David ROOU
Bérénice ROTHEY
Thierry et Perlita ROUFFINEAU
Vincent ROUSSEAU
Henry ROUSSO
Jean-Marie SALAMITO
Éric SAUNIER
Éric SCHNAKENBOURG
Dominique SENEQUIER
François SIREL
Florence SMITS
Laurent SORIA
Pierre-François SOUYRI
Guy STAVRIDÈS
Laëtitia STRAUCH-BONART
Jean-Pierre TARDIEU
Thibault TELLIER
Arnaud TEYSSIER

Frédéric TURPIN
Michel VALMER
Géraldine VAUGHAN
Anne VÉZIER
Éric VIAL
Jean VIGREUX
Claire VOISIN-THIBERGE
Agnès WALCH MENSION RIGAU
Charles WALTON
Richard et Bernadette WOZNIAK
Valentine ZUBER



Comité d'organisation

M. Jean-Thomas LESUEUR, trésorier

M. Frédéric DURDON

M. Luis SERRA-SARDINHA

Mme Jenny RAFLIK



PROGRAMME

Cérémonie d'installation d'Olivier GRENOUILLEAU

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques
&

Lecture de la notice sur la vie et les travaux de Jean BAECHLER (1937 - 2022)

Lundi 6 octobre 2025 à 15h00
Sous la Coupole de l'Institut de France

Allocution de Jean-Robert PITTE

Président de l'Académie des sciences morales et politiques

Intermède musical : « Solitude » de Rita Strohl

Discours d'accueil d'Olivier GRENOUILLEAU par Chantal DELSOL

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

Intermède littéraire et poétique : « Le chemin »

Lecture de la notice sur la vie et les travaux de Jean BAECHLER par Olivier GRENOUILLEAU

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

*Intermède musical : "Allegro de la sonate en mi mineur opus 14 "
et "Lento", de Vivaldi.*

Discours de remise de l'épée à Olivier GRENOUILLEAU par Xavier DARCOS

Chancelier de l'Institut de France

Conclusion musicale : « Aria, suite n° 3 », de Bach.

Les intermèdes musicaux sont interprétés par Bernard Vandenbroucq, violoncelliste, et Florence Dumont, harpiste, de l'Orchestre national d'Île de France. L'intermède littéraire et poétique est composé et lu par Frédéric Durdon et Luis Serra-Sardinha, professeurs.

© Photographies : Studio Candice, p. 6 ; ASMP p. 22 ; Jenny Raflik p. 49, 50, 51

Cette notice a été établie par Sylvie Lasson, Académie des sciences morales et politiques.